
1 : pour le présenter

Peut-être est-ce *Qu'est-ce que le digital labor*, discussion avec Dominique Cardon, paru chez INA éditions en 2015 qui est ma première rencontre avec Casilli, plus dans la suite de lectures sur les transformations du travail que dans une construction, nécessaire pour moi d'une culture sur le « numérique », que nous commençons à travailler à Org&Co (par exemple, Alemanno, S., dir, 2014 , *Communication organisationnelle, management et numérique*, L'Harmattan ; *Débats du numérique* Carmes et Noyer dir, aux Presses des Mines 2013). Cet ouvrage arrive lui dans une multiplication de l'expression publique sur l'IA-Intelligence artificielle et des publications, comme Ganascia, J-G., 2017, *Le mythe de la singularité. Faut-il craindre l'intelligence artificielle*, Seuil, un numéro Hors Série de *Sciences et Avenir* « L'intelligence artificielle en 50 questions », nov 2019, après le Nobel de l'Informatique attribué en mars 2019 à Benjio, Hinton et LeCun pour les technologies de l'apprentissage profond.

D'autres auront suivi La Quadrature du Net et lu la tribune « StopCovid est un projet désastreux » dans *Le Monde* du 25/04/2019, repéré ainsi qu'A.Casilli était Maître de Conférences en Digital Humanities à Télécom ParisTech. Ici l'ouvrage est issu de son HDR (d'où la postface de D.Méda, Professeure de sociologie, spécialiste de sociologie du travail, à Paris-Dauphine) et ne seront pas étonnés que l'ouvrage se termine par une conclusion « Que Faire ».

2 : l'intérêt de cet ouvrage pour les chercheurs d'Org&Co

« En attendant les robots » : ceux qui ont suivi des auteurs comme Morozov, Carr et ceux qui s'interrogent sur les effets du remplacement humain par les robots, un ouvrage qui dit résolument que cela ne va pas arriver : bien au contraire les plateformes organisent la gouvernamentalité des humains, l'IA ayant besoin du travail humain « intelligent » qu'elle tâcheronnise. L'ouvrage met bien en lumière le besoin d'annotateurs pour rendre les données interprétables (118), le calcul assisté par l'humain avec les annotations de vidéos, le tri de tweets, les corrections de valeurs dans les bases de données (119, 154).

Une autre manière de penser les plateformes. Ici le système économique étudié déborde la question des GAFAM et les analyses peuvent être confrontées avec celles que font nos collègues SIC. La base : que les plateformes (et toutes les applis qui leur sont associées) sont à la fois « marché » (des marchés : du déplacement collectif et individuel, du logement, de la location de vacances, du travail...) et « entreprise ». Pas une simple entreprise mais un mécanisme de coordination entre acteurs sociaux (59) « l'existence et la survie des plateformes reposent sur leur capacité à attirer plusieurs groupes distincts d'utilisateurs –chacun d'entre eux incarnant l'une des facettes d'un mécanisme de marché » (192). La nouveauté, je pense, est que A.C prend « tous ensemble » 1 : les requérants (demandeurs de prestation), 2 : les infomédiaires que sont aussi les plateformes et leur personnel, 3 : les gens mis au travail (micro-travail, ubérisation, usagers qu'il faut « synchroniser » (79). Pour A.C il n'y a pas

« un » modèle d'affaire, mais plusieurs, pas « un » modèle d'organisation, mais un « paradigme inspirant » (84) -au point qu'un de nos collègues fait un appel à contribution pour un numéro de *Questions de communication*, hiver 2021 : « Plateformiser : un impératif ? »-. Or, si nombre d'organisations sont ainsi à la fois « marché » et « entreprise », n'y a-t-il pas, pour des chercheurs en communication organisationnelles, à chercher à penser et des relations-communications de marché et les relations-communication de travail ?

Un ouvrage clair analysant « le travail du clic » sous trois formes (« trois types de digital labor ») : « le digital labor à la demande », le « microtravail » et « le travail social en réseau », avec une définition précise et une approche historique du travail (chapitre 7) dont cet ouvrage se dote pour lutter contre les « hédonistes » (ici le plus souvent Cardon et Flichy) qui se refusent à considérer l'activité des usagers des réseaux sociaux comme « travail ».

Mais aussi c'est un ouvrage qui a une dimension d'économie politique. Casilli n'est pas exactement sur les positions des tenants du « capitalisme cognitif » dont il connaît bien les analyses (Lazzarato 1997 notamment). Ici une autre approche « italienne » réfléchissant à neuf sur les analyses marxistes de la « valeur » (car les plateformes « qualifient », « monétisent » et font avancer l'automatisation). Casilli avance en termes de « géopolitique numérique », développant des analyses sur l'exploitation sous ses formes actuelles, le « colonialisme numérique voire l'i-esclavagisme » (chap8).

3 : Dynamique de l'ouvrage

Introduction 9-24 : *très claire, situant son travail et ses propositions*

Puis trois parties aux chapitres en numérotation continue. Je reprendrai de manière plus détaillée les 3 chapitres consacrés aux 3 formes de digital labor.

La première partie, rapide, « quelle automatisation ? » a deux chapitres

1. Les humains vont-ils remplacer les robots (31-62) *pose que l'intervention humaine est nécessaire à une automatisation faible (55).*

2. De quoi une plateforme numérique est le nom (63-90) *pose les plateformes comme un hybride marché-entreprise* (déf 64 : « mécanismes de surface de coordination algorithme qui mettent en relation diverses catégories d'usagers produisant de la valeur », d'où 3 caractéristiques : type particulier de mécanismes multiface ; recours intensif aux données personnelles des usagers pour permettre le fonctionnement de ces mécanismes de coordination ; processus de captation de la valeur produite par leurs utilisateurs. *Mais le fonctionnement de ces plateformes-socles est obscurci par une théologie politique qui masque l'instrumentalisation qu'en font d'autres (usagers, entreprises, institutions), et surtout la quantité de travail nécessaire à leur fonctionnement et à leur entretien. Les plateformes partagent certains traits avec les marchés et se présentent comme une alternative efficace à ceux-ci ; ces écosystèmes se construisent avec deux tendances concomitantes : l'externalisation et la tâcheronnisation du travail, qui permet de « synchroniser leurs usagers » (79). Ce sont des systèmes de captation de la valeur produite par les usagers. Premières analyses : 80-89.*

La seconde partie, plus conséquente (93-218) est l'analyse détaillée de trois types de Digital Labor

3. Le digital labor à la demande (95-118). Ces plateformes (Uber, Deliveroo produisant une « gig economy ») mettent en relation des demandeurs et des fournisseurs

potentiels de prestations, cela requiert un niveau de qualification modéré et c'est circonscrit à des contextes géographiques précis : une généralisation du travail atypique ? *AC analyse alors* « l'inflexible flexibilité du travail à la demande », puis, en distinguant activités ostensibles et activités souterraines, insiste sur le fait que si les unes exposent les plateformes à quelques contrecoups réglementaires, les autres font rarement l'objet de revendications. A la suite d'autres auteurs, AC estime que les données constituent le combustible du fonctionnement des plateformes, or c'est par un travail de qualification fait par les usagers (chez Uber, chauffeurs et passagers) que sont générées les informations nécessaires au fonctionnement du service – sur le travail des chauffeurs : 106-107) ; sur la gestion du score de réputation ; l'algorithme de tarification dynamique « surge pricing ». Mais caractériser, comme Uber le fait, l'algorithme de surge pricing comme un simple mécanisme de coordination et non pas aussi comme un mécanisme de production, dissimule le digital labor des passagers (112-144). *Cela conduit AC à poursuivre et conclure sur les « véhicules autonomes »* (Qui conduit les véhicules autonomes ?).

4. Le microtravail (119-161).

Quelles tâches ? « réalisation de petites corvées telles que annotations de vidéos, tri de tweet, retranscription de doc scannés, réponses à des questionnaires en ligne, correction de valeurs dans base de données, mise en relation de produits similaires dans catalogue de vente en ligne, etc. Pour les plateformes de ce type sources de valeur encore la « qualification », la monétisation commissions sur les micro-tâches, reventes de données personnelles, service Amazon Payment et la captation des gestes productifs utilisés à des fins d'automatisation (134). Longue analyse de Mechanical Turk d'Amazon : le mécanisme d'intermédiation, les rapports (ici conflictuels ordinaires, « animosité ») entre requérants et workers qui sont les Turkers 123, rémunérations, 124, s'assurer que ce ne sont pas des robots car ce sont des « tâches d'intelligence humaine HIT portant sur des processus cognitifs nécessitant une analyse nuancée et subjective ». 126-Analyse des mécanismes de mise au travail, les tâches non rétribuées, la mise en concurrence par la ludification. Puis AC vise à diagnostiquer qui l'emporte, entre tendance au free-lancing et à la généralisation de la microtâcheronnisation pour ces tâches parfois créatives. 139-Certes l'analyse porte sur Amazon, mais généralisation de ce type de service pour des services publics et des grandes entreprises, pas que Gafa. Une analyse socio-politique : c'est de la délocalisation à portée de clic pour un marché mondialisé ; même les plateformes à volontés éthiques (type SamaHub ou LeadGenius) présentées comme une alternative à l'emploi formel finissent par se constituer en obstacles à la mise en place d'infrastructures d'assistance publique ou de solidarité collective mutualisée pas de portabilité d'une plateforme à l'autre de ces compétences ni de ces droits cumulés 153 La « transformation numérique » généralisée, appuyée sur le digital labor finit par délocaliser le W auprès des consommateurs et la ludification (ex : Goggle Quick & Draw) du travail sur les données par le citoyen des pays industrialisés sert de cache à la généralisation, ailleurs, de ce micro-travail micro-rémunéré, assurant les mêmes tâches.

5. Le travail social en réseau 163-218

Type Facebook, Instagram mais aussi TencentQQ en Chine, Kakao en Corée, VKontakte ou Odnoklassniki en Russie... Chapitre pour faire reconnaître que c'est un travail. Le fait de donner une importance exagérée à la production de contenus au détriment d'autres

productions (informations personnelles, structures sociales en réseau) a amené Travaillistes (Terranova 2000, Andrejevic 2015, Fuchs et Sevignani 2013...) et Hédonistes (Arvidsson et Colleoni 2012, Flichy, Cardon, hédonistes dont les théories entrent en résonnance avec celle des « foules intelligentes-smart mobs- ou de la richesse des réseaux ») à voir essentiellement le partage au sein d'une communauté d'amis, la part relationnelle en inversant les parts respectives de plaisir vs pénibilité ; autonomie vs subordination, choix vs contrainte. Retour sur la controverse du « travail gratuit » ; en tout cas ce travail repose sur le travail des modérateurs, de fermes à clics produisant notations et like 164. Youtube, mais aussi Youporn ont tout fait pour cantonner l'utilisateur dans l'amateurisme ou le divertissement en tenant à distance la conflictualité constitutive de la dialectique capital/travail 178-183, plus visible avec ceux qui veulent mettre un pied dans les industries culturelles (Vandijk, travaillant sur YouTube à son lancement : 2009) avec un « Hope Labor » : un travail basé sur l'espoir ; or leurs publications attestent d'une logique propre au travail 184, une envie de capitaliser ses usages numériques à des fins d'employabilité. Sur la pénibilité de Facebook : enquête S.Jehel 2016 ados en Normandie. Reprise de la question de la gratuité : certes une volonté de non-rétribution systématique, mais une partie de la population active parvient à se faire rémunérer pour sa contribution. Le va et vient entre non rémunération et hypervalorisation financière, repérable dans les marchés du travail « polarisés » 193 est à comprendre dans l'économie de ces mécanismes multifaces que sont les plateformes. 203-207-Retour sur les 3 formes de valorisation (qualification, monétisation, contribution à l'amélioration de l'automatisation) ; Reddit Twitter... Alloin et Pierre 2016. L'enchaînement productif entre modérateurs rémunérés et bénévoles : héros ou nettoyeurs ? 207, les Fakenews. Les fermes à click recrutent des travailleurs en réseau comme les autres pour une économie de la viralité.

La troisième partie « Horizons du digital labor » a trois chapitres de sociologie et d'économie politique.

6. Travailler hors travail 221-240

C'est un chapitre complexe, car il vise, dans une ouverture de culture scientifique conséquente, à pointer les rapports entre le digital labor et d'autres formes « invisibles » (5 formes différentes de travail). Ici l'analyse de formes de « hors travail » souligne que ce que le digital labor inspire comme modèle d'organisation du W humain a une forte variabilité.

Rapport digital labor à « travail du consommateur » : un rapport de continuité. Dans la mesure où la consommation devient un domaine d'accumulation capitaliste et de conflit lié à l'activité productive, le digital labor poursuit le processus avec ses services à la personne, ses échanges de produits immatériels, sa construction de sociabilités humaines.

Rapport digital labor au travail domestique (love labor). Formes semblables : le digital labor relève beaucoup du travail du care et du travail relationnel.

Rapport digital labor au « travail des publics » (audience labor Smythe 1977). Certes l'attention aux médias doit être considéré comme un travail et représente un vecteur d'accumulation du capital. Mais le dig lab fait plus : pas que la qualification et la monétisation publicitaire des objets des transactions, mais aussi la constitution d'une force d'automation (*on retrouve ici les trois sources de la valeur d'A.C.*).

Rapport digital labor au « playbor » (Kücklich 2005) et à la ludification. Les gamers réalisent des fonctions importantes de test, de débogage, production de personnages et d'accessoires, entraînement de moteurs de jeu. Mais il faut effectivement voir que la

ludification est un phénomène qui déborde le cadre du dig lab (repéré par de nombreux auteurs). Le digital labor par son fonctionnement phagocyte le temps de vie. –On n’est pas loin ici de « la vie mise au travail » de Fumagalli, 2015-

Rapport digital labor et « travail immatériel » (Lazzarato 1997 et les auteurs du capitalisme cognitif). A l’époque de ces analyses, le travail immatériel était repéré comme un travail intellectuel –et créatif : voir chez Moulier Boutang son analyse des intermittents du spectacle et des développeurs de logiciels libres-, proche du general intellect de Marx. Or, il était difficile alors de voir les tâcherons du clic –mais plus le travail social en réseau. Une proximité ? certes un asservissement machinique généralisé –réf Deleuze et Guattari *Mille Plateaux*- mais pour AC ici la machine est un « dispositif d’inscription du travail dans une logique algorithme de gestion de l’info et de la com ». Dès lors on n’aboutit pas à un remplacement de la main d’œuvre par du cerveau d’œuvre (Volle 2018). Le digital labor n’est pas plus immatériel que le travail d’un avocat ou d’un ouvrier, surtout dans un contexte d’informatisation de tous les métiers.

Dans un second temps AC développe une analyse de l’ostensibilité (des + et des -) des activités médiées par les plateformes –les concepts de visibilité –Veblen- et de non-ostensible –Lieberman- avaient été développés dans un contexte pré-internet et développe sa thèse, se différenciant des premières études (Star et Strauss 1999 dans revue CSCW notamment) qui conduiraient à estimer que l’automation, la mise en réseau et l’articulation de processus métiers avec les TIC jouent un rôle de muselière du travail. Or le travail de l’ombre est un vrai travail mais dont une part est reléguée dans les coulisses. On trouve dans ces pages 237-240 un certain nombre de formules qui font thèse qu’il me semble important de travailler, avec le concept d’hyper-emploi (-I. Bogost, 2015), pour AC, un élargissement du digital labor autant aux emplois formels qu’à toutes les situations de « hors-travail »).

7. De quel type de travail le digital labor relève-t-il (241-270)

Ce chapitre me semble plus simple et ses sous-titres sont clairs : je les reprends. Son analyse des « conditions générales d’utilisation » me semble donner des pistes pour étudier certains aspects de la « communication d’organisation » dans ses aspects aussi textuels et juridiques (263-266).

241-Fuir l’emploi pour s’ouvrir au travail ? 244-Makers et Doers : un marché du travail dual ; 247-Quand les sublimes¹ se tâcheronnisent ; 249- Le retour du marchandage ? 253- La persistance de la subordination ; 257- Le digital labor comme travail non libre ; 259- Le panoptisme productif ; 263- Les conditions générales d’utilisation : un enfermement du travail ? 267-. *une conclusion* Le digital labor : un vrai travail décorrélé de la rémunération. *Ici reprend des éléments définitionnels de ce qui vaut « travail » : quatre dimensions et une position d’AC. 1.il produit de la valeur ; 2.le digital labor n’est pas une activité informelle ; 3. se déroule sous surveillance ; 4.un lien de subordination ; 5.pas de rémunération mais ratio W ostensible/non ostensible permet de voir les activités non rémunérées, or le digital labor instaure un continuum d’activités plus ou moins ostensibles et plus ou moins payées, ce qui empêche l’émergence d’une conscience commune de la situation que vivent les usagers-travailleurs des plateformes.*

¹ Les « sublimes » est le nom donné aux ouvriers d’élite du premier industrialisme, plus qualifiés et insoumis que leurs collègues. Pour certains économistes (Gazier Tous « sublimes ». *Vers un nouveau plein emploi*, 2003, Flammarion) le Web en permet le retour...

8. Subjectivité au travail, mondialisation et automation

271-Exploitation et aliénation ; 274-une capacitation exploitante. « Capacitation serait le volet *anthropo* du *W* jusqu'ici peu pensé ? 276-La classe du nouveau : alliés du capital ou prolétaires numériques ? Ici AC et d'autres auteurs à la recherche de « sujets ». 279-Le vectorialisme², ennemi de classe 279-282 ; 282-Colonialisme numérique ou i-esclavagisme Casati 2013 ; 287-Externalisation et migrations non présentes ; 289-La classe ouvrière va à Palo Alto ; 292-L'intelligence artificielle : une destinée pas si manifeste ; 297-Sous les robots : l'apprentissage ; 301-L'automation complète n'aura pas lieu.

On est donc très loin de la subjectivation et de ceux qui travaillent sur la subjectivité au travail –que ce soient Clot ou Linhart- ici le sujet envisagé et attendu est un sujet collectif acteur d'une histoire dans les luttes de reconnaissance propres aux rapports sociaux. AC se dirige plus vers une géopolitique numérique (Foucault ou Deleuze... on va vers un panoptisme productif 259, des programmes de surveillance de masse et de traçage qui est le cœur de métier des plateformes numériques 262). Sa thèse générale : 287 : on est bien ici avec une thèse sur la division du travail (en acceptant toutes les formes de travail du digital labor)et avec des questions non seulement d'exploitation, mais de colonialisme numérique ou d'i-esclavagisme 282-289.

Un avis personnel : c'est sur ce chapitre et cette perspective marxienne de lutte de « sujets » et donc d'analyse de la « subjectivité au travail » que j'ai du mal. « Marxienne » ou « marxiste n'est pas une critique mais une qualification : si je le caractérise ainsi, c'est non tant pour sa position dans le débat entre Hédonistes et Travaillistes pour qualifier ou non de travail l'activité des usagers des réseaux sociaux, mais parce que

- Son analyse de la création de valeur et de la « captation de la valeur » -qualification 89, monétisation 82, automation- est combinée à une analyse de la pénibilité du travail,
- Son analyse prend en compte la gouvernementalité produite par les plateformes, et subordination technique et sujétion par un discours –pas que contrainte mais aussi idéologie- (dont les différences sont à analyser) mais empêchant tous une « conscience de classe » (déjà dans chapitre 5 178, 183, 189, 194, mais c'est tout le chapitre 8)
- Son analyse prend en compte que les rapports sociaux de travail sont faits de luttes, plus ou moins faciles, liées aux conflits relatifs à la valeur. Analyse menée pour chaque type de travail, avec des exemples et des dates
- Et, dans la même veine, son analyse de la « classe vectorialiste » 279-282. La question étant « qui exploite », qui est allié des grands patrons et des actionnaires de ces plateformes, qui sont les gens des starts-up, qui sont les gens de la silicon valley. Ici pas d'analyse sociologique des organisations-firmes. Non tant une économie (l'internalisé, l'externalisé ; les rachats quelles concurrences et quels partages) qu'une sociologie des positions et des métiers. Classe vectorialiste permet à mon sens de ne pas trop à se poser la question des organisations internes des plateformes. On ne peut pas tout faire, certes, et il y en aura d'autres pour le faire. Mais si c'est possible de ne pas le faire c'est parce que le chapitre 8 « Subjectivité au travail, mondialisation et

² Le terme vient de McKenzie Wark (dans *Multitudes*, 2013 et *e-flux Journal* n°65, 2015)

automation » fait plusieurs choses et revient sur une analyse politique en termes de « classes ».

Pour moi, la difficulté est qu'alors que les 3 types de travail produisent des pénibilités différentes et des luttes différentes pour le partage de la valeur « reconnue », je pense qu'il y a ici un écrasement qui va trop loin dans les conséquences de la captation de la valeur. Pas en termes économiques ni géopolitiques, mais bien en termes de l'efficacité des algorythmes. Une surveillance, ok, une emprise, soit, mais avec quelle efficacité par rapport à nos vies, aux possibilités de mensonge, de jardins non repérés, de calculs faux, de propositions commerciales jetées à la poubelle... Cela est-ce seulement les tactiques des faibles comme l'analysait de Certeau, Je ne sais mais l'analyse politiquement catastrophiste me paraît « outrée ». Que bien des occupations courantes de la vie soient l'occasion d'une « mise au travail » et d'une captation de valeur (pourquoi de « la » valeur ? certes une valeur ensuite d'échange économique avec certains acteurs économiques), soient prises dès lors dans des algorythmes de « masses consommatrices », avec agrégation de data, segmentation profilage recommandations et que cela alimente une économie-marketing nouvelle, soit. Mais que cela soit pris dans une surveillance « individualisée » de masse ? L'exploitation marketing de certaines datas (géolocalisation, régularités de consommation) est-ce « la » « surveillance de masse ». « La ».... C'est trop, cela fait comme si l'organisation économique appuyée sur des algorythmes et exploitant le travail des usagers obtenait partout, machiniquement, des résultats « obligés ». C'est trop... sauf si, comme chez Moulier-Boutang, la position d'économie politique associée à une volonté d'action politique vise à mettre à jour des « tendances » et à organiser des ripostes.

Conclusion : Que faire (*clin d'oeil léniniste comme conclusion*)

Si les plateformes font sujétion et rendent peu probable la production d'un sujet collectif, restent des luttes très diverses, des initiatives pour la reconnaissance du W de plateforme passant par des outils réglementaires du travail (AC lit et suit les rapports de l'OIT) et la recherche de nouveaux droits des usagers-travailleurs en termes de protection de la vie privée, de fiscalité numérique et de droit des affaires.

(Remarque PD : tiens tiens, ne pas oublier le droit et ses transformations. Donc... voir ma note de lecture sur Supiot, La gouvernance par les nombres !, même si les analyses des transformations relationnelles que fait Supiot, avec sa notion d'« allégeance » sont loin des analyses, précises et ciblées, que Casilli fait des transformations du « travail » dans une économie –marché+entreprise- des plateformes.)

Références dans cette note de lecture :

Alloin, C., et Pierre, J., 2017, *Le Web affectif. Une économie numérique des émotions*, INA Editions

Andrejevic, M., 2015, « Personnel data : Blind spot of « affective law of value » ? », *The Information Society*, vol 31, n°1, p.5-12.

Arvidsson, A. et Colleoni, E., 2012, « Value in informationnel capitalisme and on the Internet, *Information Society*, vol 28, n°3, p.135-150

Bogost, I., 2015, *The geek's Chihuahua : Living with Apple*, University of Minnesota Press

Cardon, D. et Casilli, A., 2015, *Qu'est-ce que le digital labor ?*, INA éditions

Carr, N., 2017, *Remplacer l'humain. Critique de l'automatisation de la société*, Editions l'Echappée

- Casati, R., 2013, *Contre le colonialisme numérique. Manifeste pour continuer à lire*, Albin Michel
- Clot, Y., 1995, *Le travail sans l'homme? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*, La Découverte
- Deleuze, G., et Guattari, F. 1980, *Capitalisme et Schizophrénie, 2 : Mille plateaux*, Minuit
- Flichy, P., 2010, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Seuil
- Flichy, P., 2017, *Les nouvelles frontières du travail à l'ère numérique*, Seuil
- Fuchs, Ch., et Sevignani, S., 2013, « Whatt is digital labour ? What is digital work ? What's their difference ? And why do these question matter for understanding social media ? », *tripleC : Communication, Capitalism & Critique*, vol 11, n°2, p.237-293.
- Fumagalli, A., 2015, *La vie mise au travail. Nouvelles formes du capitalisme cognitif*, Eterotopia France/Rhizome
- Jehel, S., 2016, « Hyperconnexion des adolescents ; une initiation au digital labor », Congrès AISLF, Montréal 2016.
- Kücklich, J., 2005, « Precarious playbour : Modders ans the digital games industry », *Fibreculture Journal*, vol 25, n°1
- Lazzarato, M., 1997, *Lavoro immateriale. Forme di vita e produzione di soggettività*, Ombre Corte
- Linhart, D., 2015, *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Erès
- Morozov, E., 2015, *Le mirage numérique. Pour une politique du Big Data*, Les Prairies Ordinaires
- Moulier Boutang, Y., 2007, 2^{ème} Edition, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Ed.Amsterdam
- Smythe, D., 1977, « Communications : Blindspot of Western marxism », *Canadian journal of Political ans Social Theory*, vol 1, n°3, p.1-27
- Star, S-L, et Strauss, A., 1999 « Layers of silence, arenas of voice : the ecology of visible ans invisible work », *Computer Supported Cooperative Work, CSCW*, vol 8, n°1-2, p.9-30.
- Supiot, A., 2015, *La gouvernance par les nombres. Cours au Collège de France 2012-2014*, Fayard
- Terranova, T., 2000, « Free labor : Producing culture for the digital economy », *Social text*, vol18, n°2, p.33-58
- Vandijk, J., 2009, « Users like you ? Theorizing agency in user-generated content », *Media Culture Society*, vol 31, n°1, p.41-58
- Volle, M., 2018, « De la main d'œuvre au cerveau d'œuvre », in Musso, P. et Supiot, A., dir, *Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain ?* Hermann, p.341-355
- Wark, McK., 2015, « The vectorialist class », *e-flux journal*, n°65, « Supercommunity ».